

144^e congrès du CTHS – Marseille – 10 mai 2019

**La vidéo-élicitation à l'épreuve de la fiction réaliste :
pour une sociologie pratique des expériences biographiques**

Pascal Cesaro, PRISM, Aix-Marseille Univ, CNRS, Marseille

pascal.cesaro@univ-amu.fr

Pierre Fournier, LAMES, Aix-Marseille Univ, CNRS,

Aix-en-Provence

pierre.fournier@univ-amu.fr

Virtuel et réel, jeu et écho biographique

Regarder en spectateur les images réalistes d'un film de fiction romanesque : une affaire de *feintise ludique* (Schaeffer)

Regarder ces mêmes images réalistes dans le cadre d'un dispositif de recherche par vidéo-élicitation : une occasion de parler de soi, du réel, de soi au frottement du réel

Une piste pour répondre à un problème de recherche de la sociologie en recourant à l'image filmique et à la coopération entre un sociologue et un chercheur en cinéma

Un problème assez classique pour la sociologie :

- peut-on traiter de tous les sujets qui intéressent les sociologues avec des entretiens ?
- peut-on compter sur les interviewés pour nous éclairer sur les questions que nous nous posons ?

On ne peut pas tout enquêter avec des questionnaires, on court notamment un risque d'« **imposition de problématique** » (Bourdieu, Passeron, Chamboredon) en formulant une question et des réponses possibles qui orientent le répondant sur le sens qu'il doit donner à la question, qui lui imposent de répondre en acceptant certains présupposés

On a pensé que, face à ces limites de l'enquête quantitative, la ***recherche par entretiens*** proposait une écoute plus profonde

Mais...

Est-ce le cas pour tous les sujets ? La polarisation du débat public, du débat politique sur certains sujets, ne vient-elle pas compliquer le travail du sociologue ? N'y aurait-il pas des situations de parole empêchée, entravée, parasitée par le débat public quand il est très polarisé ?

On peut citer des exemples :

- parler de la colonisation française,
- parler de la sexualité à l'heure du SIDA,
- parler de la critique de l'industrie au nom de la défense de l'environnement...

C'est le cas pour traiter de *l'industrie nucléaire* dans les pays où existe une contestation du principe de cette activité (pour des raisons environnementales, économiques ou de pacifisme). Quand on veut interroger des populations vivant près des installations nucléaires sur leur rapport à leur territoire de vie, on se heurte souvent à leur hésitation à répondre :

suis-je autorisé à en parler librement ou dois-je me taire ?

éventuellement parce que j'y travaille et que mon employeur m'a demandé de ne pas en parler avec n'importe qui :

- *secret militaire,*
- *secret industriel,*
- *secret de sécurité contre les malveillances...*

Mais surtout parce que je ne sais jamais bien à qui je parle : il est peut-être pro-nucléaire ou anti-nucléaire et il va me juger en fonction de ce que je vais dire. Cela m'est pénible mais cela m'oblige à me ranger soit comme pro-nucléaire soit comme anti-nucléaire car c'est ainsi que le monde semble partagé du point de vue de l'interviewer.

Comme sociologue intéressé par la situation particulière de l'enquêté, puis-je me résoudre à recueillir de tels propos abstraits, formulés dans les grandes catégories du débat public, et à les tenir pour déterminants des conduites pratiques de l'enquêté ?

Ou dois-je préférer collecter des éléments de sa pratique qui m'éclairent sur ce qui l'oriente ?

Plutôt le second !

La polarisation politique du débat sur le nucléaire m'impose donc de chercher des solutions du côté de l'ethnographie. Le problème est que l'observation *in situ* n'est pas toujours possible sur ce sujet.

- Elle l'est pour le travail dans le nucléaire, en tout cas pour le travail peu qualifié et très qualifié
- Elle l'est peu ou prou pour la résidence
- Elle est beaucoup moins évidente, pour ne pas dire impossible, s'agissant de la vie familiale

Faut-il donc renoncer ? Faut-il se contenter de traces dispersées... ?

A moins d'explorer une piste inattendue : pratiquer des entretiens de vidéo-élicitation à partir d'une archive audiovisuelle improbable, un feuilleton romanesque qui situe son histoire dans le centre nucléaire qu'on a pris pour objet d'étude !

Le feuilleton s'intitule



Il s'agit alors de proposer aux enquêtés une collaboration avec le chercheur qui demande de l'aide pour situer la pertinence descriptive des images du film et les manques dans la narration

On construit pour cela un dispositif de vidéo-élicitation à partir d'une matière particulière :

- 5h de film de fiction
- sous la forme de 26 épisodes de 13 mn

Il est impossible de tout montrer. Il faut choisir ce qu'on montre. Il y a beaucoup d'images dont l'irréalisme ne fait aucun doute. Mais il y a tout de même des images très précises de certains lieux, de certaines scènes de travail, d'interactions au travail. Elles me semblent très justes. Je juge à partir de mes expériences d'observation participante de cet univers de travail dans les années 1980 et 1990, même si le feuilleton date des années 1960

Donc on procède à un travail de remontage pour regrouper plusieurs épisodes. On arrive à un petit film de 20 mn, avec un récit cohérent, avec les images et les voix des années 1960 mais au rythme de la télévision des années 2000, avec des ellipses...

Puis on pratique des entretiens d'essai :

- on contacte des gens en leur proposant de « venir nous aider »,
- on leur laisse regarder le petit film avant de nous parler,
- on en parle avec eux,
- puis on le revoit ensemble à la fin de l'entretien pour s'arrêter sur tel ou tel moment qu'ils n'auraient pas pensé à évoquer alors qu'il leur fait penser à quelque chose d'utile pour nous.



Et cela marche !

Un exemple



Qu'est-ce que veut dire « ça marche » ?

1/ c'est un bon prétexte pour franchir des préventions contre une interaction redoutée comme pénible, embarrassante avec quelqu'un qu'on peine à situer, dont on peine à comprendre les intentions, dont on redoute le jugement.

On joue sur la curiosité des gens qui se demandent bien ce qu'on va leur montrer (personne n'a entendu parlé du feuilleton !), qu'ils travaillent sur le site nucléaire ou qu'ils n'y travaillent pas

C'est « sans risque » pour eux car les images sont totalement « discutables » : le récit romanesque d'un feuilleton de télévision est irréaliste par définition. Personne n'en sera surpris. Personne n'en sera blessé. En revanche, on peut avoir envie de souligner qu'il est **assez** réaliste sur tel ou tel point

Qu'est-ce que veut dire « ça marche » ?

2/ Cela permet d'accéder à un niveau particulier de discours, à des récits de pratiques qui viennent en écho avec la fiction sans être pour autant réduits à un répertoire d'anecdotes que la personne a pris l'habitude de formuler en récits

Ces propos de la pratique qui intéressent le chercheur, ces observations de la pratique que le chercheur délègue à l'interviewé, viennent bien sûr en écho avec ce qui est présenté dans le film mais aussi avec ce qui **n'est pas** dans le film : l'enquêteur peut ainsi faire part de son regret que tel élément ne soit pas dans le film et la personne y répond en détaillant sa pratique singulière sur ce point manquant sans se sentir gênée de livrer des éléments sur sa situation

La fiction romanesque fonctionne alors comme une sorte de portrait filmé de l'enquête qu'il serait invité à commenter pour préciser au chercheur qu'il réalise régulièrement telle action et beaucoup plus rarement telle autre dans sa vie ordinaire.

C'est un dispositif d'**auto-confrontation filmique indirecte**

On pouvait espérer engendrer un effet d'imposition moindre grâce au dispositif d'enquête

Mais on pouvait aussi craindre un effet d'imposition redoublé avec le choix des images par nous à l'intérieur des 5h du feuilleton :

- n'avons-nous pas imposé aux gens de parler de certains sujets en les ayant mis dans le petit film que nous leur montrons ?
- n'avons-nous pas imposé aux gens d'en laisser d'autres de côté parce qu'absents du film ?

On a essayé de résister à ce risque :

- notre guide d'entretien recensait ce qui pouvait être évoqué parce qu'étant dans le film
- et ce qui pouvait l'être en marquant un étonnement devant l'absence dans le film

On posait la question de savoir si cette absence tenait à l'inattention du réalisateur pour une question lourde ou à une absence d'importance de la question pour les « vrais » acteurs sociaux

Mais, au-delà, il faut souligner les vertus de la fiction audiovisuelle dans cet exercice :

la polysémie de l'image animée et dialoguée est indiscutable

Elle renvoie chacun à sa singularité de spectateur. Elle conduit chacun à l'expression légitime d'un intertexte, d'un contexte d'existence donnant sens à sa réception du film

Et c'est précisément cette expression que recherche le sociologue ethnographe

Pour conclure

1/ l'image contribue à rendre possible une parole difficile, entravée par une politisation du débat public par certains acteurs

2/ la compréhension meilleure de la situation des personnes vivant à côté d'un centre nucléaire peut être décalée par rapport aux attentes du débat public sur le sujet et du débat académique. Françoise Zonabend (1989) écrit par exemple que les travailleurs du nucléaire ne parlent pas des risques du nucléaire parce qu'ils sont « dans le déni du risque ». Si nous montrons qu'ils parlent des risques, il faut aller voir comment. Pas nécessairement pour dire que tout va bien ! Mais l'alignement du propos du chercheur avec le propos du militant anti-nucléaire n'est plus automatique.

3/ faire entendre par ce dispositif de *fictio-video-elicitation* la parole d'acteurs sociaux populaires qu'on n'entend pas souvent dans les films est un **projet politique**. Ce dispositif peut servir pour tenter une sociologie participative, une sociologie publique.